

Quimperlé ; trente mille pour celle de Châteauroux ; vingt mille pour celle de Châlons....”

Marques d'impatience ; puis tout bas à son voisin :

—Qu'on passe demain à ma caisse...

“..... M. Fontan, condamné à la détention pour délit de presse, a été transféré à Poissy.”

—Ah ! messieurs les journaux, voici votre affaire ; c'est le cas de frapper fort.

“.....Trente habitants de la Seine-Inférieure, dont les noms suivent, engagent les principaux députés et écrivains de l'opposition à faire une démonstration énergique et patente ; elle sera soutenue.”

—Il n'est pas temps encore, crièrent à la fois vingt bouches effrayées.

“..... Les libéraux de Château-Chinon demandent ce qu'il faut penser des empiétements du parti-prêtre ; les électeurs indépendants d'Aurillac demandent ce qu'il faut penser de la prochaine lutte parlementaire ; les sommités libérales et intelligentes de Nogent-le-Rotrou demandent ce qu'il faut penser, etc.”

Le président fit un résumé de toutes les questions et de tous les faits révélés à l'assemblée.

Au moment où l'on allait se séparer, Cyprien Sureau dit tout bas quelques mots à un des principaux personnages qui se trouvaient là, et lui montra Napoléon Potard qui, depuis son entrée dans cette salle, restait immobile, se demandant si ce qu'il voyait était une réalité ou un rêve.

—Messieurs, dit alors le personnage important, nous avons à recevoir un nouvel affilié : c'est le fils d'un brave de la grande armée.

Personne ne réclamant, on fit avancer notre héros ; on lui présenta une plume et un registre et on lui dit de signer.

Il prit la plume ; mais au lieu d'écrire son nom, il se tint debout de-

vant la table et demanda la permission de dire quelques mots. On s'attendait à quelque emphatique profession de foi, à quelque dithyrambe libéral, selon la mode d'alors. C'étaient les ennuis du métier ; on se résigna et on écouta.

—Messieurs, dit-il, je ne suis qu'un enfant obscur. Je ne m'étais jamais mêlé de politique, et ce que j'entends ici me m'en donne pas le goût. Je n'ai le droit de faire la leçon à personne ; si je l'avais, ma raison et ma conscience vous demanderaient peut-être s'il est patriote de compromettre les destinées d'un pays pour le plaisir de renverser un roi ; s'il est loyal de déguiser, sous une lutte de principes, un choc d'intérêts et de personnes ; s'il est juste de pousser une monarchie jusqu'à l'alternative de s'humilier par des concessions ou de se perdre par des coups d'Etat. Encore une fois, je ne suis rien et je ne puis parler de toutes ces choses. Mais il en est une pour laquelle il suffit d'avoir un bras capable de porter une épée. Une guerre se prépare : qu'elle soit glorieuse, utile ou imprudente, je l'ignore ; ce que je sais, c'est que ce sont des Français qui vont se battre. Et vous, qu'allez-vous faire ? signaler d'avance chaque obstacle, chaque péril, et faire de ces indiscretions coupables le premier des périls et des obstacles. Ah ! vous ne parviendrez pas. J'en suis sûr, à décourager nos marins et nos soldats ! Mais les puissances étrangères, si elles hésitent, mais les ennemis, s'ils vous lisent, vont trouver dans vos journaux de quoi se prévaloir pour nous entraver, de quoi s'instruire pour nous combattre. Et je m'associerais à cette oeuvre funeste !... non, mille fois non : je sortirai d'ici comme j'y suis entré ; ce que j'ai vu et entendu s'ensevelira dans mon coeur comme dans un tombeau, et je ne conspirerai avec vous... que par mon silence !

En achevant ces paroles, il jeta la